

Table Ronde

Présidée par le pasteur Christian Barbéry.

Christian Barbéry : Est-ce que les intervenants de la journée ont encore des choses à nous dire, avant de laisser la parole à l'assistance ?

Jean-Frédéric Patrzynski : Il y avait une question sur l'accompagnement des proposant, pour savoir comment allions-nous le faire dans l'Église Protestante Unie. J'ai aussi parlé de la nécessité des visites par l'Inspecteur, qui n'était pas de l'ordre de l'évaluation, mais vraiment de l'accompagnement – et du pasteur et de la paroisse dans son ensemble, le Conseil presbytéral compris. Il y avait une autre question : l'Église peut-elle choisir elle-même un accompagnateur, est-ce que l'Église peut proposer un accompagnateur au pasteur ? On l'a pensé à un moment donné. Les responsables des ministères des Églises francophones se sont dit : « Peut-être on pourrait proposer aux collègues pasteurs un, deux, trois superviseurs... ? » Mais voilà où nos amis Suisses nous ont dit : « Vous savez, si l'on propose ça, les pasteurs de toute façon ne prendront pas ceux-là ! » Parce que c'est l'Église – Institution qui le propose ! Donc ils se méfieront et diront : « Non, on ne veut pas ceux-là, on va en prendre un autre et rester libre ! » Pour l'instant l'idée n'a pas fait son chemin et l'Église ne proposera certainement pas de superviseur. Mais je peux me tromper aujourd'hui... Peut-être que demain la chose sera différente. Une dernière question que je n'ai pas abordée et à laquelle je n'ai pas répondu : « Il y a la pastorale qui peut aider. » L'expérience que j'en ai et que j'ai entendue par un certain nombre de collègues, c'est que la pastorale n'est pas encore vraiment un lieu de confiance entre les collègues. Cela pourrait l'être, mais il se trouve que la pastorale devient un lieu aussi où l'on se montre, où l'on dit : « Vous avez vu ce que j'ai fait moi ? » Et là on est dans la culture de l'efficacité et de la rentabilité pour se gonfler un peu, pour avoir un peu de solidité... Quelquefois dans les pastorales on est totalement dans le sens contraire de ce que cela devait être, parce que c'est acquis que moi je suis le meilleur ! C'est une vraie difficulté. Comment faire en sorte que ce lieu de pastorale puisse être un vrai lieu de partage dans la confiance, dans l'écoute, dans la reconnaissance, dans l'exhortation, dans le soutien ? Cette pastorale pourrait être ce lieu-là si, tout à coup, les pasteurs oublient leur ego, la culture de l'efficacité de l'Église-Institution, et se disaient simplement : « On est là entre frères et sœurs et on peut s'écouter simplement, fraternellement en disant : "Mais écoute, voilà, je suis mal ! Ou je suis bien ! » sans qu'il y ait de jugement possible. Il me semble que cela est une vraie difficulté aujourd'hui. En tout cas particulièrement dans l'Inspection de Paris où l'on est peu nombreux. C'est à chacun de savoir s'il est le meilleur, s'il sera le plus grand, s'il sera élu Inspecteur ecclésiastique ou pas. Cela devient particulièrement pesant, d'autant plus si l'Inspecteur ecclésiastique en place n'est pas reconnu pour ce qu'il est par ses collègues pasteurs.

Inge Ganzevoort : Est-ce que c'est le but de la pastorale d'être une communauté fraternelle ? Quel est le but de la pastorale ? Est-ce un lieu de travail ou un lieu d'accompagnement ? Faut-il combiner ces choses ? Il est déjà extrêmement difficile quand on travaille dans un groupe d'Église de s'écouter en Église. C'est vraiment un gros travail pour arriver à entendre la proposition de l'autre surtout quand on est entre collègues. C'est un lieu de travail pour moi, mais cela se discute, bien sûr. Si l'on veut voir ses collègues avec qui on travaille dans un autre lieu, par exemple, comme un groupe de parole dans un tout autre lieu où il n'est pas question de travail, eh bien, tout ça va tomber. On n'est plus dans la collégialité. C'est une question et je ne sais pas comment la résoudre.

Jean-Frédéric Patrzynski : La pastorale luthérienne de Paris, par exemple, se réunit chaque mois pour partager des projets. Alors ça devient du travail, bien sûr. Mais l'idée est de partager sur l'Église et de savoir ce que l'on va faire. J'ai constaté depuis quelques

années que quand cette pastorale se trouve en retraite pendant trois jours en-dehors de Paris et en-dehors de son lieu, eh bien là les relations entre collègues sont merveilleuses, fantastiques. Tout à coup on s'écoute les uns les autres, on prend du temps pour rigoler ensemble ou pour pleurer ensemble. On s'écoute, et c'est totalement différent. Et pourtant, ce sont les mêmes personnes. Mais elles se retrouvent dans un autre lieu. Elles ne sont pas dans le contexte du travail.

Un(e) participant(e) : Il me semble bon que ce soit ou une pastorale de travail avec des objectifs de collaboration, ou une pastorale de partage pour s'aider nous-mêmes. Et non pas pour se trouver en opposition les uns des autres en disant qui est le meilleur... Dans la pastorale où je suis ça ne fonctionnait pas très bien. Nous nous sommes dit qu'il fallait peut-être se mettre autour d'une table pour un temps de partage ? Mais je n'ai pas une solution miracle. Mais pendant le repas de fin d'année scolaire on s'est retrouvés détendus, fraternels...

Un(e) participant(e) : Au sujet de l'accompagnateur choisi par l'autorité tout de suite suspecté je voudrais dire qu'il semble que nous avons une attitude par rapport aux autorités qui est un peu choquante. Je trouve qu'il y a aussi une notion de respect. Pourquoi avons-nous des autorités ? Il ne faut pas non plus automatiquement se braquer ! Je n'aime pas l'idée que l'on ait au départ une attitude de méfiance.

Jean-Frédéric Patrzynski : Tout à fait ! J'aurais envie de dire ici que l'on a les autorités que l'on mérite. Peut-être que les autorités que l'on appelle à ces places-là à un moment donné ne parviennent plus à écouter, à être vraiment au service de... Parce qu'ils sont complètement submergés par tous les problèmes qu'ils peuvent rencontrer dans l'Église. Eux-mêmes étant submergés, ils ne sont plus en attitude d'être à écoute. Et c'est là où l'on va les attaquer encore plus. C'est peut-être un peu comme un cercle vicieux. Il faudra vraiment casser et détruire ce cercle. Quelqu'un qui a été élu Président de Région ou Inspecteur ecclésiastique peut se trouver dans cette réalité aujourd'hui ou à un moment donné. Parce que vous êtes à cette place-là, il y a de grandes chances, de grands risques que vous soyez le bouc-émissaire, le souffre-douleur... Si vous ne prenez pas à cette place-là sur vous-même, pour vous détacher de ces attaques, alors on plonge complètement.

Inge Ganzevoort : Par rapport à autorité-pouvoir ; si l'on prend dans l'Église Réformée les Présidents de Région: ils ont le pouvoir d'une part et d'autre part ils sont le pasteur des pasteurs. C'est une aberration incroyable ! Parce que l'on ne peut pas exercer le pouvoir et accompagner en même temps. Ce n'est pas possible. Tous ces problèmes sont liés à ce genre d'organisation. Accompagner est autre chose qu'avoir le pouvoir. Bien sûr, quand on a le pouvoir on accompagne aussi. Mais là le Président de Région a deux rôles qui sont cumulés. Il est soit très doué pour l'un et moins doué pour l'autre, peu ou beaucoup. Mais ça ne marche pas ensemble. Cela ne peut pas bien fonctionner ensemble. Il faut être conscient de ça. Quand on a des hommes et des femmes dans ces places là, dans ces responsabilités là, on ne peut pas tout attendre d'eux. Car il va y avoir des dysfonctionnements par rapport au pouvoir et on va rouspéter. Par rapport à l'accompagnement et on va aussi rouspéter. Je voudrais souligner cela. Je ne vois pas de solution dans l'Église Réformée de France...

Jean-Frédéric Patrzynski : Dans la nouvelle Union on va y arriver !

Inge Ganzevoort : ... Lorsque Laurent Schlumberger était Président de la Région Ouest, il avait un secrétaire. Il a essayé de déléguer le maximum de choses administratives pour être sur le terrain avec les gens pour travailler avec eux, faire de la médiation... Je trouve que l'on a beaucoup de la grâce dans l'Église Réformée, parce que l'on fait tellement de choses disparates - et ça marche quand-même !

Christian Barbéry : Rassure-toi quand-même, Jean-Frédéric, tu ne seras pas le souffre-douleur des pasteurs quand tu prends ta nouvelle fonction... !

Juan José Romero : J'ai été très touché personnellement par ce qui est dit entre collègues, dans le sens où j'ai senti dans les propos une certaine souffrance, dans cette pastorale décrite. Question de pouvoir, vouloir se montrer, qui est le plus grand... Touché, parce qu'il fallait être plus sensible de mon côté aux groupes humains, malgré toutes les responsabilités que vous avez évoquées, aussi bien politiques que les vôtres en tant que pasteurs, et malgré tout ce que vous faites dans vos activités en Église... Et il y a une famille souvent, un voisinage... Comment arrivez-vous à combiner tous ces rôles qui sont les vôtres ? Maintenant cela m'interroge, parce que c'est votre réalité, mais aussi celle d'autres, comme par exemple dans l'Espagne, pays que je connais bien. Je le trouve dans le contexte de la France aussi et en Belgique. Récemment j'ai eu un contact téléphonique avec un pasteur qui est dans la province belge d'Hainaut Occidental - dans le contexte duquel j'ai vécu pendant plusieurs journées l'année passée, à raison d'une journée par mois depuis septembre jusqu'au mois de décembre sur la posture de médiateur dans un rôle pastoral. Ils m'avaient téléphoné pour me demander si j'étais d'accord de les accompagner dans le cadre pastoral pour améliorer, me semble-t-il, leur communication, leur partage, leur performance. Il s'agit là d'une certaine efficacité au niveau de la communication. Et en vous écoutant, je me demande comment vous pouvez faire dans votre cas pour qu'il y ait des propos et des objectifs sur la structure et la qualité de la communication. J'interviens souvent dans des situations de conflit et là nous essayons de partager dans la confiance et dans la confiance. Cela leur a ouvert les yeux. Il faut un peu d'aide dans ce domaine-là. Essayer de se faire accompagner par des gens qui peuvent peut-être vous aider, qui ont quelques compétences pour constituer des groupes qui fonctionnent avec et la grâce et l'efficacité. Je pense qu'il y a là le postulat suivant : nous avons tous besoin - qui que nous soyons, quoi que nous fassions dans la vie, comme dans les responsabilités qui sont les vôtres - d'être revalorisés. Et de le faire entre collègues. Je l'ai fait avec un tas d'acteurs sociaux, enseignants, pasteurs, cadres... Et je pense qu'il s'agit d'un besoin que nous avons tous et surtout lorsque nous sommes entre nous.

Jean-Frédéric Patrzynski : J'ai utilisé le verbe « reconnaître », justement ! Il est important que celui qui accompagne dise à l'autre qui est accompagné : « Là, c'est bien ce que tu fais ! » Toujours selon l'idée d'être au service de l'autre. J'ai cité Jean-Daniel Causse, qui était venu parler dans le cadre de la formation organisée par la CPLR pour les Présidents de Région et les Inspecteurs ecclésiastiques. Il disait que le pouvoir est à celui qui en est le sujet, c'est-à-dire : moi. Alors que l'autorité c'est celui qui en est l'objet, c'est-à-dire l'autre. Être vraiment au service de l'autre dans l'humilité et dans l'amour.

Un(e) participant(e) : J'étais il y a quelques années dans une Région où l'on avait réfléchi au sujet de l'Inspecteur ecclésiastique ou le Président de Région. Ne serait-il pas possible d'articuler une personne qui gère la boutique de l'Église au niveau de la politique de l'Église, qui a un certain pouvoir, et, à côté, un pasteur des pasteurs qui assume véritablement l'accompagnement des pasteurs et des communautés ? Et peut-être les synodes pourraient mettre le curseur et dire si l'accompagnement semble primordial pour que l'Église grandisse et que chacun se sente bien dans un élan d'évangélisation... Est-ce que l'on ne peut pas les dissocier ? Il faudra gérer ce problème de pouvoir et accompagnement.

Jean-Frédéric Patrzynski : On les dissocie déjà dans l'Église Évangélique Luthérienne de France. Chaque Conseil synodal – régional pour vous – est présidé par un laïc. Et il y a l'Inspecteur ecclésiastique à côté. Donc tout ce qui est dans le domaine administratif, c'est ce président du Conseil qui est appelé à gérer la chose. Pour l'instant dans l'Église Réformée de France on est dans la situation telle qu'elle est. Mais il semblerait – enfin, je le pense, peut-être à tort, en écoutant mes collègues Présidents de Région- qu'au moins sept sur les huit Présidents que je connais souhaiteraient vraiment avoir aujourd'hui un ministère

comme celui de l'Inspecteur ecclésiastique. Cela va certainement se mettre en place à un moment donné dans l'Église Protestante Unie de France. Mais il faut d'abord que l'on y travaille au niveau de la Commission des Ministères, parce que derrière tout cela il y a l'idée de l'évêque. Comment on va le vivre et qu'est-ce l'on va y mettre ?

Un(e) participant(e) : Sur la séparation du pouvoir et de l'autorité, j'ai cru avoir entendu que notre ami Suisse nous disait que c'était déjà réalisé dans les Églises suisses. Si c'est le cas, pourquoi ne pas essayer d'apprendre de notre Église-sœur suisse ? Et dans ce que notre ami Juan José a dit sur les pastorales, est-ce que vous proposiez l'idée qu'il y ait dans les pastorales, en tout cas au départ, un facilitateur qui facilite la parole et un partage entre pasteurs ?

Pierre de Salis : Dans nos Églises en Suisse, l'accompagnement est assuré par ceux qui ont le pouvoir. Chez nous en tout cas. Cela dépend des Églises cantonales. À Neuchâtel, la même personne qui est responsable des ressources humaines tient cette tâche de l'accompagnement. Donc c'est la même personne qui gère les questions liées à l'emploi. Mais c'est typique de la situation helvétique que chaque Canton à sa propre solution. Il faut un peu naviguer entre eux. Je voudrais souligner l'importance de maintenir la tension entre pouvoir et autorité. Il ne faut pas diaboliser l'un pour en faire profiter l'autre. Mais il y a une nécessité de les tenir en tension. Je pense que les Associations de pasteurs ont là un rôle à jouer. Pas pour inutilement compliquer le travail de Directions d'Églises, pour faire de la résistance par principe, mais elles doivent avoir une certaine lucidité là-dessus. J'ai parlé de la conférence d'Isolde Karle que je trouve vraiment très pertinente. Elle parle de la situation paradoxale de l'Église. Elle dit que bien que les Églises doivent maîtriser les règles d'une société sécularisée de biens, de services et de médias, elle tombe dans le piège de la perte de crédibilité si elle adopte ces règles sans discontinuité. C'est le « sans discontinuité » qui est important, pas le problème qu'elle adopte des règles de ce type qui serait problématique ; c'est qu'elle les adopte sans discontinuité. Elle sera toujours soupçonnée de trahir son bien propre, le noyau, le message chrétien. Un acteur comme les autres parties d'une association, non plus l'accompagnateur comme lors du baptême ou pendant des instances où il convient d'apporter de l'aide lors des moments difficiles. L'Église est ainsi confrontée à des attentes contradictoires : elle doit bien fonctionner, être bien organisée, prendre des décisions rationnelles... On attend ça d'elle... On les a élus pour qu'ils fassent cela... Et en même temps les Églises doivent symboliser le tout Autre, le côté transcendant, ce qui résiste à cette Société économique et rationalisante (sic). C'est la tension du "dans le monde, mais pas du monde".

Juan José Romero : Pour donner quelques éléments complémentaires sur ce que j'ai évoqué tout à l'heure sur mon travail dans le cadre d'une pastorale du Hainaut-Occidental, j'ajouterai que le synode de l'EPUB avait proposé ce service de formation à la médiation à l'ensemble des pasteurs francophones belges. Dans plusieurs régions des poignées de pasteurs sont en train de former un groupe d'une dizaine ou quinzaine de pasteurs. Et pendant l'année passée, ce groupe de pasteurs avait trouvé pertinente, suffisamment et qualitativement la formation telle qu'ils l'ont vécue. En tant que formateur, j'ai eu l'occasion d'accompagner la pastorale pendant l'année en travaillant sur le communicationnel. Par ailleurs, en général dans mon expérience, une formation en relations humaines bien faite a des éléments propres, et par votre ministère vous en êtes bien conscients, je sais. La communication et la relation vont bien évidemment ensemble. Il y a quelques années lors d'une pastorale à Paris de la Fédération baptiste de France, organisée notamment par Louis Schweitzer, que vous connaissez tous, il voulait que nous en fassions bénéficier d'autres Églises. Ainsi il y avait quelqu'un des Églises Libres et un autre pour représenter la Fédération Protestante de France. Dans ce cadre-là Louis Schweitzer m'a demandé de venir faire une formation à l'École pastorale baptiste. Pendant quelques jours nous avons travaillé avec des pasteurs qui venaient des quatre coins de la France à la technique de la médiation. Ils se sont dit : « Pourquoi ne pas commencer par nous les cadres, par nous qui avons des

responsabilités ? » Pourquoi ? Parce que justement ces gens-là se sont trouvés face à cette question du pouvoir. Par exemple s'il y a un conflit à, disons Bordeaux, on y envoie le Président de la Fédération, des gens qui ont de l'autorité reconnue, légale, et un certain pouvoir dans l'Église pour faire des bons offices de médiateur, pour éteindre les incendies qui sont intervenus dans cette Église. Ils m'ont proposé que je forme quelques cadres, le Président de la Fédération baptiste de France, Louis Schweitzer et quelques autres, habitant différents coins de la France. Après ces journées passées avec eux, ils ont demandé d'aller plus loin. Il y avait de la qualité en ce qu'ils ont partagé entre eux dans ce stade de la formation. Ils m'ont demandé de les accompagner par une sorte de supervision. Ils ont continué ce travail parmi leurs pasteurs. Cela se passe plus ou moins bien avec d'autres formateurs. En tout cas cela s'est avéré nécessaire. Chaque fois que nous faisons des formations en relations humaines, il en sort quelque chose de fort au niveau individuel au travers de cette expérience. Si cela se passe aussi bien en pastorale, on peut s'imaginer le bien que cela peut faire dans l'ensemble de l'Église !

Un(e) participant(e) : Je vis ce même genre d'expériences avec les stages de formation à l'écoute et la communication. Et il y a une question des termes que l'on utilise. Le mot « supervision » fait peur. Si l'on parle d'écoute, ça fait plaisir à tout le monde. En France, ces stages ont été appelés « à l'écoute et la communication ». Ces stages sont plus ou moins obligatoires pour les aumôniers des hôpitaux, accessoires pour les pasteurs de paroisse. Je l'ai fait, parce que je me suis rendu compte que les problèmes auxquels sont confrontés les aumôniers des hôpitaux ne sont pas très différents de nos problèmes de pasteurs. Nous visitons aussi des personnes qui sont près de la mort, des gens en grande souffrance. Nous sommes confrontés à une foule de situations très différentes pour lesquelles nous ne sommes pas forcément armés. J'en ai fait moi-même l'expérience. Je me suis rendu compte qu'au cours de ces stages il s'établit une qualité de relations entre les participants, une découverte du bonheur d'avoir une bonne qualité de communication que l'on n'oublie jamais. Quand on a fait ça, après on a envie d'y revenir. Et les collègues qui ont demandé un accompagnement sont ceux qui ont suivi ces stages de formation. Ils savent ce que c'est. Ils en connaissent les bénéfices. Ils sont prêts à faire la démarche. Mais tant que l'on n'a pas vécu une telle expérience il est très difficile d'en mesurer l'intérêt. Ce bénéfice ne vient pas rapidement, parce que les stages sont longs : six semaines. Au début les formateurs demandaient douze semaines. Parce que cette formation ne consiste pas à apprendre des choses ; elle consiste à pouvoir travailler son propre comportement. On n'apprend pas cela en une ou deux conférences. Il faut s'exercer à cela. Mais les gens qui le font y prennent goût. Je crois que c'est vraiment un bon chemin de dire un peu comme dans l'Évangile : Venez et goûtez et voyez si c'est bon ! Si c'est bon, il n'y a pas de souci à faire, vous y reviendrez. Mais si vous n'y avez pas goûté, vous pouvez faire tous les discours que vous voulez ; ça ne marche pas très bien.

Jean-Frédéric Patrzynski : Je pense à deux catégories de pasteurs, un réformé et un luthérien qui ont été dans ces formations, étant aumôniers. Pour eux c'était un échec total, parce qu'ils ont quitté la formation pendant la formation. Ils ont eu une difficulté énorme de se retrouver face à eux-mêmes. Ces collègues continuent à poursuivre leur ministère d'aumônier. Mais en plus ils ont le sentiment d'échec. Ils ont le sentiment qu'on les a envoyés là pour les détruire. Je pense particulièrement à ces deux collègues en tant que Président de la Commission des Ministères (CDM). J'en ai parlé avec Christian Baccuet, Président de la CDM réformée ; comment faire pour ces deux pasteurs ? Ils sont l'exception qui confirme la règle. C'est l'essentiel. Mais comment accompagner ces deux pasteurs qui ont eu une vraie difficulté à un moment donné de se retrouver face à eux-mêmes et du coup se trouvent à cause de cela aujourd'hui en situation d'échec... ?

Un(e) participant(e) : Dans ces deux cas, ça s'est mal passé. Mais la plupart des gens que j'ai connus sont très contents de ce qu'ils ont vécu. Mais on ne parle pas des gens qui ne font pas de formation, et finissent aigris, désabusés, découragés... Il y en a pas mal ! Si l'on

prend le risque de confronter quelqu'un à ce dont il a besoin pour assumer sa responsabilité, on prend le risque effectivement que peut-être quelques-uns se rendent compte qu'ils ne sont pas faits pour cela. Qu'est-ce qui vaut mieux : les confronter - et effectivement ce sera lourd et difficile - ou les laisser une bonne partie de leur vie pour arriver au bout en disant : « Je n'ai pas bien fait cela. » ? Il faut choisir. À mon avis, il y a quelques attentions à faire avant de lancer quelqu'un. Il doit s'y lancer de façon volontaire. On ne peut pas y envoyer quelqu'un. Sinon, on prend des risques. S'il comprend la démarche comme quelque chose qu'il a décidé, c'est très différent que s'il y a été envoyé. Et les organisateurs doivent rencontrer individuellement les personnes intéressées qui ont envoyés des documents écrits. Ces documents permettent aux organisateurs de faire le point avec les candidats à la formation et de leur demander s'il serait vraiment opportun pour eux de suivre cette formation.

Inge Ganzevoort : Les deux cas particuliers montrent qu'il faut pouvoir proposer des alternatives. Il faut que le travail sur soi ne soit pas risqué – au contraire-même. Effectivement il n'y a pas la même réponse pour tout le monde. J'attire votre attention sur un petit livre qu'Hubert Auque a écrit : « Je parle, un autre m'écoute ». Il nous met en garde de ne pas être exclusiviste.

Un(e) participant(e) : En Allemagne, tous les pasteurs ont cette formation dans leur programme initial de formation. Pas de façon complète, mais comme une initiation leur permettant d'en savoir un peu plus. S'ils s'engagent à faire de la théologie, ils savent que le programme contient aussi cela. L'avantage est qu'ils savent de quoi il s'agit. Ils ne seront par la suite pas méfiants par ignorance. Quand ils en auront besoin ils peuvent frapper à la porte. Dans beaucoup de Consistoires il y a des superviseurs et il y a des groupes de supervision. Il y a justement cette distance entre groupe de supervision et le pastoral, qui est en effet assez récente. Une pastorale est un corps constitué. Un groupe de supervision est une petite équipe de volontaires qui peuvent venir d'horizons différents, d'un Consistoire ou d'un autre... Certains sont aumôniers pour les malentendants, d'autres sont pasteurs de paroisse... Cela crée donc des constellations intéressantes, parce que ces gens ne sont pas « dans le même bain ». Cela crée une dynamique intéressante.

Inge Ganzevoort : Dans nos Facultés de théologie, Jean-Daniel Causse et Claude Levain (qui est chargé de cours à la Faculté de Paris) font quelques séminaires - avec entre autres des groupes de parole où les étudiants sont initiés à ce type de travail. C'est en train de venir. Nous ne sommes pas tout à fait démunis. En Allemagne c'est très organisé, mais ici aussi il y a des réalités au sein-même des Facultés...

Un(e) participant(e) : ...À Strasbourg aussi. Dans la formation initiale dont j'ai bénéficié il y a une quinzaine d'années, nous avons deux semaines dans cette matière pour mettre le pied à l'étrier... J'ai entendu dire aujourd'hui que la médiation serait un mode de vie. Je dirais que l'accompagnement est la même chose. Ce qui me semble le plus difficile est de savoir comment faire adhérer les collègues à des formations. Dans ma vie il y a eu des moments où j'y étais plus sensible qu'à d'autres moments. Aujourd'hui je trouve cette matière très importante et je la recommande à tout le monde.

Juan José Romero : Pour recentrer notre débat sur les Églises, je dirai que l'on peut travailler au niveau des Consistoires et des paroisses locales. En Belgique je fais partie d'une Église qui compte une centaine de personnes au culte, dont plus de la moitié d'origine africaine, comme par exemple le Congo, le Rwanda... Intéressé à la multi-culturalité, j'ai demandé et reçu l'autorisation du Consistoire d'organiser des rencontres que nous appelons « interculturelles ». J'y participe avec l'un des pasteurs, qui apporte une réflexion biblique sur la question posée par le groupe et les différences. Et j'anime des exercices de réflexions personnelles d'ordre éthique, récréatif... Les paroissiens y trouvent une occasion pour mieux se connaître. C'est très apprécié. Ils parlent de leur parcours de vie et de foi. C'est un

espace où la parole est facilitée, où ça ne grince pas. Cela permet de solidifier des liens. Et cela me fait vous demander quels sont les espaces que vous proposez dans vos paroisses pour que les gens se rencontrent, pas forcément dans le cadre d'études bibliques ou des réunions de prière ? Vous faites cela sans aucun doute, Cela fait partie de votre mission. Mais pour la réadaptation nécessaire à cause du vieillissement de l'Église et le besoin de jeter des ponts entre la jeunesse et les personnes âgées. Ce sont des opérations pour créer et solidifier des liens.

Une sœur de Pomeyrol : Nous vivons entre sœurs les mêmes choses que vivent entre eux les pasteurs. Il y a des sœurs qui souhaitent personnellement un accompagnement et il y a des sœurs qui ne le souhaitent pas. Elles souhaitent vivre autrement leur cheminement. Donc l'accompagnement qui se fait est en accord avec la sœur qui en bénéficie. On a la possibilité de choisir l'accompagnement que l'on préfère. La durée de l'accompagnement peut être plus ou moins longue. Cela dépend de la sœur. Il existe aussi la possibilité de bénéficier d'un accompagnement dans une autre Communauté. Par exemple une sœur peut participer à une retraite annuelle dans une autre Communauté protestante. Il existe ainsi des accompagnements qui s'étendent d'année en année. Cela s'appelle l'accompagnement à long terme. Personnellement je trouve très précieux d'avoir des possibilités d'accompagnement à la vie d'Église. Il est absolument impossible de vivre un tel accompagnement à l'intérieur de la Communauté avec une sœur accompagnant une autre. Il faut un accompagnement qui respire et permet d'aller dans des profondeurs. C'est de la sagesse de la part de Sœur Danièle de dire que ce n'est pas à la Prieure de faire cela. C'est un peu la question de l'institutionnel ecclésiastique qui en même temps qu'il tient le pouvoir assure l'accompagnement. La Prieure a une certaine autorité dans la Communauté et elle doit décider certaines choses. Ces choses ne peuvent pas être mêlées. Et d'autre part, il y a les sœurs aînées... Il y a des choses concernant la vie de la Communauté qui font que l'on n'a pas la juste distance.

Un(e) participant(e) : Il est important de ne pas mener les gens où l'on veut, mais de les aider à aller où ils veulent aller eux-mêmes. Il y a un terme qui a été employé à ce sujet : « exercice à l'écoute ». Et il est précieux que personne n'y ait plus de pouvoir que les autres. Du point de vue de l'Évangile on se fait tout petit, bien sûr. Mais une sorte d'équité aide à partager autrement. Parce que l'on sait qu'à son tour on sera écouté de la même façon. On n'est pas dans une position inférieure...

Un(e) participant(e) : Y a-t-il une différence entre la démarche de la médiation et celle de l'accompagnement ? Et même avec celle de la supervision ? S'il y en a, quelles sont ces différences ?

Juan José Romero : Dans la médiation il y a trois parties. La troisième personne est indépendante de la situation conflictuelle entre les deux autres. La supervision à laquelle j'ai participé portait sur l'étude du travail. C'est le besoin de quelqu'un de l'extérieur qui accompagne les discours qui se tiennent dans les équipes. L'accompagnateur est un référent, quelqu'un pour accompagner à la bonne distance une personne pendant un temps. Cela peut être aussi un thérapeute ou un psychologue dans son cabinet.

Inge Ganzevoort : Dans l'accompagnement d'un pasteur, il s'agit d'un « contrat » sur le chemin qu'il voudrait réaliser. Le superviseur l'accompagne sur ce chemin. Ce n'est pas quelqu'un qui sait, mais qui cherche avec lui. C'est faire chemin ensemble. Il est difficile de distinguer entre l'accompagnateur et le superviseur. On pense que le superviseur est habilité par un organisme, la fonction d'accompagnateur pastoral est la même.

Juan José Romero : Dans le milieu social on utilise aussi la notion « inter-vision ».

Un(e) participant(e) : Dans la supervision pastorale, la supervision individuelle est un accompagnement vu du haut. Mais l'importance est de se mettre au même niveau. Il y a aussi des supervisions de groupe - par exemple dans des stages où l'on anime des travaux en groupe. Et là, le groupe joue un rôle. Il y a une aide mutuelle. On apprend les uns par les autres. On peut voir son propre comportement à travers un groupe. Il y a un apprentissage avec le groupe et avec des superviseurs. Les superviseurs doivent assurer que les échanges dans le groupe ne vont pas dérapier. C'est garantir une sécurité à ceux qui participent. Il ne faut pas qu'un pasteur participant soit mis en difficulté par un collègue qui dit quelque chose de blessant par exemple. Le rôle du superviseur y est donc d'assurer la sécurité des personnes supervisées, pour qu'elles puissent travailler dans de bonnes conditions et dans une ambiance de bienveillance. Et lorsque les superviseurs se retrouvent entre eux, ils fonctionnent aussi à l'aide d'une supervision. Eux aussi en ont besoin. Car celui qui écoute à besoin de quelqu'un qui l'écoute ! Soit individuellement ou en groupe, les superviseurs se font accompagner, écouter, par un collègue. Cela ne peut pas se faire de façon systématique et n'importe comment. C'est plutôt exceptionnel pour que l'exercice ne soit pas banalisé.

Un(e) participant(e) : Moi, je préfère qu'un pasteur soit accompagné par un collègue, parce que l'on parle le même langage. C'est plus facile que de prendre un thérapeute de l'extérieur.

Un(e) participant(e) : Et moi à l'inverse ! Mon psy n'est pas un pasteur - et ça va très bien ! Elle a beaucoup de pratique et quand-même une dimension spirituelle. Elle me comprend bien.